Zeitschrift: Agrarwirtschaft und Agrarsoziologie = Économie et sociologie rurales [1980-2007]

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Agrarwirtschaft und Agrarsoziologie

Band: - (1980)

Heft: 1

Artikel: Les concepts et stratégies de développement

Autor: Forster, J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-966452

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES CONCEPTS ET STRATEGIES DE DEVELOPPEMENT*

J. Forster

Dans les pays occidentaux, l'attitude dominante à l'égard des pays du Tiers monde ainsi que l'appréhension des phénomènes de développement économique et social ont connu une évolution spectaculaire au cours des cinquante dernières années.

Avant la deuxième guerre mondiale, les sciences sociales - éthnologie mise à part - manifestent peu d'intérêt pour ces pays que l'on qualifiait alors "d'attardés". Pourtant, la misère, l'exploitation, ces manifestations du sous-développement, sont présentes dans les sociétés coloniales. Ce manque d'intérêt scientifique reflétait-il le manque d'intérêt politique des puissances coloniales à encourager la recherche sur les territoires sous tutelle? Craignait-on qu'une meilleure connaissance de ces régions mette en cause la rationalité du pacte colonial fondé sur l'hypothèse que les populations des colonies étaient incapables pour des raisons sociales, culturelles ou climatiques de mettre en valeur leurs ressources naturelles par leurs propres moyens?

Dès la fin de la guerre on assiste à un changement de tableau: c'est le début de l'ère des études et des recherches sur le développement; le Tiers monde devient rapidement un champ de recherche important pour les sociologues et économistes occidentaux. Ils sont, il est vrai, fortement stimulés dans cette direction par la redistribution des cartes du pouvoir que représentent la décolonisation, l'arrivée au pouvoir d'élites animées d'un idéal de changement social appelé modernisation, et la guerre froide qui fait des pays du Tiers monde un enjeu de la rivalité Est-Ouest; il est devenu opportun de connaître le Tiers monde (1). De ces études émerge une vision du développement qui contraste fortement avec celle, pessimiste et statique, de l'époque coloniale. Cette nouvelle perspective dominante assimile le développement à la crois-

---

Ce texte est le résumé d'un exposé présenté le 27 mars 1980 dans le cadre de la Société suisse d'économie et de sociologie agraires.

voir à cet égard l'analyse de Gunnar Myrdal dans "le Drame de l'Asie".

sance économique et identifie la faible formation de capital comme l'obstacle majeur à l'accélération de la croissance. Elle est de plus résolument optimiste: les pays du Tiers monde peuvent en accélérant leurs taux de croissance économique rattraper le niveau de vie des pays occidentaux. Il suffit pour cela de compléter la formation locale de capital par l'apport de capitaux étrangers et de faciliter le transfert du Nord vers le Sud de connaissances et de technologies.

Cette vision du développement va connaître un grand succès et inspirer les stratégies nationales et internationales de développement pendant au moins vingt ans, à partir du début des années 1950. Son succès s'explique aisément:

- elle rompt avec le pessimisme de l'époque précédente;
- elle correspond aux aspirations des élites nationales dans le Tiers monde qui désire une modernisation rapide de leurs sociétés;
- elle offre une réplique à l'argumentation des pays socialistes accusant l'Occident du sous-développement du Tiers monde;
- elle justifie une plus forte intégration des économies des pays du Tiers monde à l'économie mondiale, notamment par le biais des transferts de capitaux et de technologie.

Dès le début des années septante, une nouvelle remise en cause s'amorce. Non seulement les pays du Tiers monde ne "rattrapent" - ils pas les nations industrielles, mais les écarts se creusent aussi bien entre nations qu'à l'intérieur de beaucoup de pays. La faim, la maladie, la misère continue de frapper massivement les populations deshéritées du Tiers monde; la dépendance économique du Sud à l'égard du Nord est de plus en plus prononcée et contraignante. La réalité de 1980 est bien loin des espoirs de 1960. La crédibilité de la stratégie de la croissance et du rattrapage est fortement atteinte. De plus, il devient chaque jour plus évident que la généralisation du modèle "occidental" n'est pas recommandable, non seulement parce qu'il entraîne une consommation de ressources qui le rend peu viable à long terme, mais aussi parce qu'il est générateur de problèmes dus précisement à cette surconsommation et au style de société qu'elle impose (pollution, inci-

dences plus élevées de maladies mentales, suralimentation, etc.).

En ce début des années 1980, la pensée et l'action liées au développement sont en crise; cette crise permet l'émergence d'approches "alternatives" (c'est-à-dire non dominantes) que l'euphorie des décennies passées avait quelque peu étouffées. Ces approches mettent toutes l'accent sur la nécessité de définir et d'appliquer un autre type de développement qu'il s'agisse par là d'assurer une meilleure répartition sociale du revenu, de réduire la dépendance extérieure ou de mettre le système économique en harmonie avec son environnement naturel.

Ce bref regard en arrière sur l'évolution récente des idées en matière de développement met en évidence à quel point les théories sont liées à la perspective que l'on adopte, cette perspective étant elle-même le résultat de conjonctures particulières (colonisation, décolonisation, "crise" de l'énergie, etc. ...).

De même peut-on dire que les outils d'analyse de la réalité sociale que l'on se donne, les indicateurs que l'on utilise pour fixer des objectifs et mesurer, les résultats dépendent de la théorie, donc de la perspective utilisée.

Pendant les années 1950 et 1960, les indicateurs de développement étaient avant tout des indicateurs économiques, fournissant des valeurs moyennes. Ces indicateurs correspondaient à la nécessité d'observer les variables économiques qui étaient pratiquement les seules à avoir une valeur stratégique; ils étaient d'autre part révélateurs de l'attention relativement faible accordée aux questions de répartition (les moyennes ne disent rien là-dessus) et d'un développement plus axé sur la mise en valeur des choses que sur le développement de l'homme.

Aujourd'hui, dans des milieux de plus en plus larges, le discours a changé. Qui ne parle actuellement de la nécessité d'améliorer la répartition du revenu, de satisfaire les besoins fondamentaux, de donner plus de pouvoir aux communautés de base de la société? Mais ce discours traduit-il une volonté politique de transformer

les structures économiques, politiques et sociales qui engendrent et maintiennent la misère et l'exploitation?

Il est frappant de constater que si le discours a changé, les indicateurs utilisés pour mesurer les résultats des politiques de développement sont restés largement les mêmes. Les indicateurs de la croissance de la production donnent toujours le ton, alors que ceux reflétant la répartition sociale ou régionale du revenu sont rares et trés irrégulièrement publiés. On continue de même à mesurer les progrès du commerce extérieur sans que l'on puisse relier ces chiffres à, par exemple, la situation alimentaire de la population. Enfin, troisième exemple, on identifie l'utilisation abusive d'énergies non-renouvelables comme un des principaux problèmes de notre époque, mais on ignore pratiquement les indicateurs de consommation de ces énergies occassionnée par la production des biens que nous consommons. Ainsi, des choix technologiques sont-ils effectués sans prendre en compte un critère auquel on dit accorder de l'importance.

Ces quelques exemples illustrent l'écart entre le discours et la pratique du développement. Se doter d'instruments d'analyse crédibles, c'est à dire en harmonie avec les objectifs poursuivis, serait sans doute un pas modeste mais concret vers la mise en oeuvre d'un autre développement.

Anschrift des Verfassers: Jacques Forster, Professeur à l'IUED, Genève